

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE..... 5 fr.

PÓŁROCZNIE..... 10 fr.

ROCZNIE..... 20 fr.

Za granicą:

ROCZNIE..... 22 fr.

TELEFON:

TRUDAINE 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 5 fr.

SIX MOIS..... 10 fr.

UN AN..... 20 fr.

Etranger:

UN AN..... 22 fr.

TÉLÉPHONE:

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3^{bis}, rue La Bruyère, 3^{bis} — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

— A nos abonnés, à nos lecteurs.

Nous avons l'honneur d'informer nos abonnés, nos lecteurs et nos amis qu'à partir du 1^{er} juin prochain, *Polonia* va cesser de paraître. Notre décision est irrévocable, étant basée sur un ensemble de raisons sérieuses et motivées.

Les affaires d'édition, à la suite de l'augmentation incessante et progressive du prix du papier et de l'impression, sont devenues, on le sait, extrêmement dures et difficiles. Toute idée de bénéfice mise à part, un simple équilibre financier est, à l'heure actuelle, pour un éditeur, un problème quasi impossible à résoudre. Depuis le début de la guerre, nous avons été obligés, par la force des choses, d'augmenter, à trois reprises, le prix de notre abonnement pour réunir les deux bouts, nous serions certainement forcés de l'augmenter encore pour la quatrième, puis pour la cinquième fois, et ainsi de suite, pour arriver à un prix rendu inabordable à la majorité des membres de la colonie polonaise de Paris.

A ces conditions générales, inhérentes à toute affaire d'édition en ce moment, il y a lieu d'ajouter, en ce qui concerne notre revue, les circonstances particulières relatives à sa rédaction. Notre rédacteur en chef s'étant engagé, il y a un an, dans l'Armée polonaise, s'était trouvé, depuis, dans l'impossibilité non seulement de consacrer tout son temps à *Polonia* comme jadis, mais même de s'occuper tant soit peu de sa rédaction. Il en est résulté la nécessité de grever notre budget de dépenses nouvelles et relativement importantes destinées à couvrir les frais de la collaboration.

Cependant, malgré toutes les difficultés au milieu desquelles il nous aurait fallu nous débattre, nous n'aurions certes pas reculé devant de nouveaux efforts pour soutenir notre publication, si d'heureux changements n'avaient point modifié, depuis quelque temps, le terrain d'existence de la colonie polonaise en France; si nous n'étions pas enfin arrivés, en ce qui concerne les relations franco-polonaises, à des résultats pour l'obtention desquels nous avons travaillé sans trêve ni répit depuis la fondation de cette revue.

Polonia a cessé, ces temps derniers, d'être l'unique organe polonais à Paris défendant fidèlement le drapeau des Alliés; elle a cessé d'être ici le seul foyer de la foi profonde des Polonais dans la victoire des démocraties occidentales, dans le triomphe des champions de la libération des peuples, dans la vieille fraternité d'armes franco-polonaise.

Des institutions polonaises très puissantes vinrent établir leur siège à Paris; des publications périodiques importantes, disposant de tous les moyens matériels nécessaires, ont été et vont y être créées. Animées d'un grand amour de notre patrie, elles travailleront, nous n'en doutons pas, avec le même zèle que nous, pour le bien public, libres de tout esprit de coterie, incapables de partialité et de parti pris, réfractaires au jugement fait à la légère, à la critique superficielle: défauts que *Polonia* n'eut jamais à se reprocher.

En quittant, la tête haute, cette place de combat, nous sommes convaincus que notre œuvre durera, qu'elle sera féconde en résultats magnifiques qui furent nos rêves les plus chers.

Ayant eu toujours pour principe de remplir consciencieusement tous nos engagements, nous informons dès à présent nos abonnés de notre résolution de suspendre la publication de *Polonia*, afin de pouvoir liquider de la façon la plus scrupuleuse, toutes nos obligations envers eux.

En conséquence, nous leur proposons à leur choix:

1° Soit de leur expédier gratuitement jusqu'à l'expiration de leur abonnement le nouveau journal *Polak* (Le Polonais) avec son supplément mensuel *Skarbiec* (Le Trésor).
2° Soit de leur rembourser le montant de leur abonnement pour la période payée à partir du 1^{er} juin, par des publications parues aux éditions de *Polonia*.

3° Soit de leur rembourser le dit solde en espèces.

Avant de terminer, nous tenons à adresser ici nos plus cordiaux, nos plus profonds remerciements à tous ceux — Polonais et Français — qui nous ont accordé leur confiance, qui nous ont soutenus moralement, qui nous ont encouragés dans notre labeur patriotique; qui répondaient avec tant de générosité à nos appels en faveur d'œuvres sociales ou nationales dont nous nous faisons les promoteurs.

Nous avons traversé de longues heures de luttes presque sans espoir pour notre avenir national. Toujours indépendants, nous tenant en dehors de tout groupement, nous n'avons jamais été un organe de quiconque, sinon de notre conscience et de l'idée polonaise. Nous suivions toujours ceux dont l'action correspondait à nos convictions.

Nous assistons, enfin, à la réalisation de nos désirs les plus ardents. Et, en cédant notre place aux autres, nous contemplons avec fierté le drapeau de la Pologne Unie et Indépendante, croisé avec le drapeau tricolore de la France héroïque.

LES EDITEURS DE « POLONIA ».

La Lithuanie sera-t-elle allemande?

On ne doutera plus cette fois de la ferme intention des Allemands de s'installer en Lithuanie et de s'y imposer. L'empereur d'Allemagne vient de décider la création d'un *Etat lithuanien* « libre et indépendant », mais rattaché à l'Allemagne par diverses conventions qui assureront au gouvernement de Berlin un « étroit » protectorat sur la Lithuanie.

C'est la *Taryba*, c'est-à-dire le Conseil national lithuanien qui aurait eu l'idée de cette indépendance conditionnelle de la Lithuanie. Emanation d'une Assemblée nationale lithuanienne réunie à Vilno, l'été dernier, la *Taryba* avec ses vingt membres, pour la plupart curés de campagne et propriétaires ruraux, représente bien incomplètement la Lithuanie.

La *Taryba* aurait pu se borner à un rôle d'attente et de temporisation, et remettre à l'issue de la guerre ses décisions relatives à la constitution de l'Etat lithuanien.

Elle a préféré prendre position immédiatement contre la Russie et contre la Pologne, avec laquelle elle entend n'avoir rien de commun; elle s'est hâtée de jouer à l'autonomie, à l'indépendance, et de montrer que, pour elle, l'issue de la guerre n'est pas douteuse et que l'Allemagne peut décider du sort de la Lithuanie.

Le 11 décembre dernier, la *Taryba* proclamait (à une faible majorité il est vrai) l'indépendance de la Lithuanie et son Alliance avec l'Allemagne; et le 23 mars suivant une délégation vint notifier, à Berlin, cette résolution au chancelier d'Empire.

Le désappointement fut vif chez certains organes activistes polonais comme le réactionnaire *Czas* et la pseudo-démocrate *Nowa Reforma* qui croyaient bonnement que moyennant le sacrifice de Posen, de Dantzig et de Katowice, l'Allemagne permettrait les justes revendications de la Pologne en Lithuanie.

Il ne fut pas moins vif chez les gens prudents de la *Taryba* et chez les personnes éclairées et expérimentées que peut compter l'opinion publique lithuanienne.

Comme suite à la démarche des Lithuaniens, du 23 mars à Berlin, l'empereur d'Allemagne, par un décret, vient d'ordonner au chancelier d'Empire d'annoncer qu'il reconnaît « la Lithuanie comme Etat libre et indépendant » et qu'il lui confère « la protection de l'Empire allemand auquel cet Etat sera rattaché par une alliance d'une solidité éternelle et des conventions spéciales, dans le domaine militaire, économique, douanier, des communications et des monnaies ».

La Lithuanie sera admise aussi à participer aux charges de guerre de l'Allemagne, puisque ces charges servent également à la libération de la Lithuanie.

Il est difficile d'imaginer une mainmise plus large sur un Etat « libre et indépendant » que celle que l'Allemagne promet à la Lithuanie nouvelle.

Certes, la « protection de l'Empire allemand » ne saurait être gratuite; il faut la payer. La participation de la Lithuanie aux charges de guerre de l'Allemagne ne serait pas un prix suffisant. En tout état de cause, la Lithuanie « libre et indépendante » devra, selon les règles du Droit international, prendre sa part des dettes de l'Etat russe dont elle sort et dont elle faisait partie intégrante avant la guerre.

Les conventions spéciales qui doivent unir la Lithuanie et l'Allemagne et consacrer « la soli-

dité éternelle» de leur Alliance, sont à vrai dire bien plus inquiétantes que la participation de la Lithuanie aux dettes de la Russie ou de l'Allemagne.

« Dans le domaine militaire » la Lithuanie doit être rattachée à l'Empire allemand. Douce perspective pour la jeunesse lithuanienne, pour les braves virai de Maryampol, de Szawle, de Rosieny, ces Samogitiens pur-sang qui chassent de race et détestent naturellement les Prussiens autant que Mindowe, Vitenés, Gedymin, Kiejstut et Vitold haïssaient les Teutoniques.

Exercice à la prussienne, discipline à la boche, voilà ce qu'ils attend. La Russie levait un tiers de leur contingent; l'Allemagne en lèvera les trois quarts ou la totalité.

Grâce aux chemins de fer, aux routes, aux vapeurs sur les fleuves dont elle se prépare à doter le pays, l'Allemagne pénétrera partout; ses marchandises, sa langue, son esprit, son influence seront portés par ses *kulturträger* jusque dans le moindre village lithuanien. Les Israélites qui représentent douze pour cent de la population lithuanienne comprennent déjà l'allemand et le parlent.

La Lithuanie est catholique; pour mieux la « prendre », l'Allemagne lui enverra des catholiques, de respectables dévots qui combleront les vœux de Monseigneur l'évêque de Kaunas (l'évêque lithuanien de Kowno), qui accepte déjà la germanisation de sa patrie à condition qu'on en fasse une monarchie conservatrice et chrétienne.

Au point de vue des routes et des voies ferrées, la Lithuanie n'aura évidemment qu'à se louer de l'Allemagne. La paresse et la gabegie de l'administration russe ne laisseront aucun regret en Lithuanie. Toutefois l'ordre, l'exactitude et la rectitude germaniques pourront paraître un peu durs à nos amis lithuaniens. Mais ils s'y feront; et déjà, peut-être, l'habitude est prise.

L'activité économique de la Lithuanie n'est encore qu'à ses débuts et une vie nouvelle sera infusée à cet Etat « libre et indépendant » par la puissante Allemagne. La vie économique de la Lithuanie sera ce que l'Allemagne la fera, surtout qu'au point de vue monétaire, douanier et financier la Lithuanie dépendra de Berlin.

Dès lors, l'armée lithuanienne étant une dépendance de l'armée allemande, la monnaie et le crédit étant allemands, les douanes et les chemins de fer étant allemands, l'économie nationale étant allemande, on se demande ce qui restera de lithuanien dans le nouvel Etat libre et indépendant que la magnanimité de Guillaume II vint d'édifier quelque part là-bas, sur le Niemen et la Wilia, sans que l'on sache bien d'ailleurs où cet Etat commence et où il finit?

GEORGES BIENAIMÉ

LA CONSTITUTION DU 3 MAI ET L'OPINION FRANÇAISE

Bien que la guerre se poursuive, toujours implacable, bien que la Pologne reste le grand champ de bataille ensanglanté que se disputent les nations, chacun parle de l'organisation du futur Etat polonais : les souverains des puissances centrales font des décrets plus ou moins arbitraires pour régler la nouvelle constitution, les Alliés doivent, forcément, se borner à des promesses, mais ils n'en sont pas avares, et il n'est pas jusqu'aux simples particuliers qui n'aient la manie de se livrer à ce jeu des combinaisons diplomatiques. Tous s'occupent de la Pologne et, bien entendu, tous veulent son bonheur, mais aucun ne cherche à comprendre ses véritables aspirations, à lui laisser au moins le bien qu'elle préfère par-dessus tout, qui est le droit de disposer librement d'elle-même. Cette incompréhension des choses polonaises, cette manière toute subjective de les étudier et de les juger, cette ignorance, et, en même temps, cette prétention à tout connaître, des hommes d'Etat et des journalistes français, n'est pas nouvelle et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que nous en voyons les exemples. Lorsque fut promulguée la constitution polonaise du 3 mai 1791, ce grand fait, comme on le pense, ne pouvait pas laisser indifférente la France alors toute tendue vers le désir de la liberté, mais qui ne devait avoir sa constitution que cinq mois plus tard, le 3 septembre 1791. Dans la voie des réformes intelligentes et justes, la Pologne se montre donc, là, l'ainée de la France; la constitution du 3 mai était un modèle de réalisme, de sagesse politique et de modération, les Polonais y réparaient toutes les fautes de leur ancienne législation, en faisant une part plus grande à l'autorité et, en même temps, en ouvrant largement à tous, les rangs de leur noblesse; ils établissaient ainsi une sorte d'égalité par en haut; infiniment plus propice au développement individuel que le nivellement des classes qu'on cherchait à réaliser ailleurs. Quoi qu'il en soit, dès que le texte de cette constitution fut à peu près connu en France, vers le milieu de mai environ, il s'engagea, à son sujet, une discussion un peu incohérente.

Avant tout, l'ignorance parfaite de la situation exacte en Pologne fait commettre erreur sur erreur aux écrivains sympathiques ou hostiles. « L'Ami de la Révolution » se répand en louanges sur ce qu'il croit être l'œuvre de Stanislas-Auguste Poniatowski, électeur de Saxe (sic).

Camille Desmoulins, d'autre part, s'indigne et clame contre elle; il se déchaîne en invectives contre la Pologne, contre son histoire, qu'il refait à sa manière, contre ses institutions qu'il cite mal à propos. Anacharsis Clootz, citoyen de l'univers et baron du Saint-Empire, se contente de lancer aux Polonais quelques phrases pompeuses et vides. Au reçu de la nouvelle, il salue « ce jour heureux où les amis de l'humanité promènent un regard consolant sur les plaines fertiles de la Sarmatie, de la Gaule et de l'Amérique ». C'est tout un déluge de mots sonores, de comparaisons imagées des Polonais avec les Français : « Poursuivons notre carrière, marchons ensemble, braves Sarmates, car nous voilà sur la même ligne, vous, en élevant le peuple au rang de la noblesse, et nous, en élevant la noblesse à la dignité du peuple. » En général, ces élans vers une Liberté pure, vraie et naturelle, ces réformes si bien adaptées à la vie polonaise ne provoquent, chez les Jacobins, que des critiques violentes et empreintes d'une grossière ignorance. Dans un journal où collaborent Fabre d'Eglantine et Chaumette, on dit que c'est Stanislas-Auguste, toujours électeur de Saxe, qui, seul, est l'auteur de la Constitution du 3 mai, et que la révolution polonaise n'est « qu'un moyen adroit de perpétuer l'esclavage ».

Quand la municipalité de Paris, la Société des « Amis de la Constitution », la « Société de Verdun » prennent la décision d'envoyer des félicitations officielles à la ville de Varsovie, les Jacobins y font une telle opposition que les sections rejettent ce projet. Il y avait, chez les Jacobins, une mauvaise volonté déclarée à l'égard de la Constitution du 3 mai, comme une sorte de jalousie pour s'être laissé devancer dans la voie d'un progrès qui, bien que généreux, restait applicable et normal.

Ainsi, la Pologne, dans son noble effort, ne rencontrait pas, dans la France nouvelle, l'appui sur lequel elle était en droit de compter. A peine quelques esprits indépendants cherchaient à sortir de l'étroitesse générale; Mallet du Pan, un étranger, un Genevois, consacra, dans le *Mercur*, un grand article à la Pologne : « Les points essentiels », dit-il, « de la Nouvelle Constitution de Pologne, contrastent avec celle de la France, ils en sont une satire amère... Ces sages Polonais se sont bien gardés de renverser leur ancien gouvernement pour essayer à neuf les théories de quelques fous, pour avoir le plaisir de marcher sur des amas de ruines détrempées de larmes, couvertes de malheureux, de cadavres, de maisons brûlées, pour arriver au travers des catastrophes, des désordres, des crimes, des calamités, à une anarchie tant soit peu systématique. Ils ont laissé debout l'édifice en en ménageant... »

FEUILLETON DE POLONIA, DU 18 MAI 1918

LES ÉCRIVAINS POLONAIS

JÓZEF WEYSSENHOFF

II

Cà et là, parmi les pages lyriques de Weyssenhoff apparaît encore son sarcasme qui grime un niais en apôtre, ou un coquin en gentleman. Mais nulle part ailleurs qu'en « *La Vie de Podlipski* » et qu'en « *Journées Politiques* », il n'entre comme le sentiment initial de l'œuvre. Cependant, qu'il y soit enserré par parenthèse, ou bien qu'il en forme l'objet principal — il ne va jamais jusqu'à la détestation. — Pour ses haines, Weyssenhoff réserve d'autres armes : plutôt une trique et une hache qu'une épée.

Du reste, la chose ne laisse pas d'être claire. Déteste-t-on nécessairement ceux que l'on raille? et la moquerie, la plus acerbe, suffit-elle contre ceux qu'on exècre? L'ironie n'est-elle pas souvent un chemin détourné pour prouver la tendresse?....

Au cas où il existerait une antinomie foncière entre l'ironie et l'amour, la figure littéraire de Weyssenhoff serait bien déconcertante. Car il y a, pour le moins, autant de l'un que de l'autre dans son talent copieux.

Ainsi, « *La Zibeline et la Fillette* » (*Cycle de chasses*) est un poème enthousiaste à la gloire de la terre lithuanienne, grasse, boisée, giboyeuse, coupée de lacs d'argent et d'azur... un poème laudatif en l'honneur de ses habitants, femmes et hommes, blonds, grands, fiers, lents, têtus et taciturnes dont la vigueur connaît toutes les passions et le cœur toutes les délicatesses... et enfin, un poème descriptif à l'intention de ces

autres hôtes du pays, gent de poil et de plume.

Dans une « *contrée calme et modeste bien que riche, peuplée d'une antique noblesse et de paysans plus antiques encore* » où les belles filles, les beaux sites et tout animal abondent, il est bon de vivre, de giboyer et d'aimer.

Les deux « *szlachcice* » (1), Stanislas Puciewicz (Pou-tzé-vitch) et Michel Rojecki (Royetz-ki), accompagnés de leurs chiens Heika et Fox, et les fusils tout prêts, s'en vont à la conquête de cette vie jeune, fraîche et allègre, en entonnant, à l'aurore mouillée de rosée, une vieille chanson de chasse (2):

Et d'ores, aux parts donc, aux parts,
Mon bon Compagnon!
Prends le lièvre et la chevretonne,
La zibeline et la fillette
Sont à moi, Compagnon! (3)

C'est là, en cette Lithuanie natale, au fond de ses grands bois, dans ses champs mamelonnés et sur ses landes, qu'ils ont appris — et Weyssenhoff avec eux — « la phonétique communicative avec les bêtes, la forêt et le vent... » C'est là que, infatigables chasseurs, ils ont aiguisé leurs facultés de percevoir par les cinq sens, uniment. Et, certes, l'un d'eux, le narrateur, doit avoir en sus un sixième sens — celui d'artiste. Ils peuvent sentir quel jour « le goût de l'air fut vif et âpre, assaisonné des ferments de la saison avancée »; à tel autre moment ils peuvent voir et entendre ce que les simples citadins ne voient ni n'entendent : la vie secrète de la nature.

(1) Szlachcic (chlakh-tzitz) : gentilhomme campagnard.

(2) C'est elle qui prête son titre au livre.

(3) A teraz się dzielimy, dzielimy,

Towarzyszu mój!
Tobie zając i sarna,
A mnie soból i panna,
Towarzyszu mój!

Mais s'ils... ou plutôt, à proprement parler, si lui, Weyssenhoff, la comprend et la décrit en sensible et émouvant poète, si les bois, les eaux, le jeu éternel de la lumière céleste lui découvrent toute leur beauté et toute leur âme, — les bêtes, il les regardera en Nemrod et les admirera en peintre : comme une proie ou comme une « nature morte ».

Ses tableaux paysagistes sont justes, heureux et plastiques. Les mots agencés avec art miroient devant les yeux et chantent dans l'oreille : il y a là de l'amour :

« Le pays s'étalait largement, borné d'un côté d'une forêt proche, et de l'autre s'épandant en un immense lac d'un gris-bleu et comme duveteux sur la surface. Au jour, il se trouvait là-bas un lac, mais il gisait plus loin et coupait la contrée de son acier bleuté, tel la lame d'une faucille. Maintenant, il déborda sous l'action de la lune, s'immatérialisa et se répandit à l'infini en une crue somnolente. Rien que de rares collines prirent sur elles l'azur sec des rayons lunaires, et furent comme des îles sur une mer endormie. Les bords seuls de ces eaux calmes, visibles de la ferme, bords troubles et fumants indiquaient que c'est le brouillard qui se diffusa ainsi et domina sur tout. »

J'ai tiré des innombrables paysages qui vivent dans l'œuvre de Weyssenhoff ce petit nocturne en gris-mineur, par hasard et non au choix. Il y en a de plus beaux — et de toutes les couleurs et de toutes les harmonies — que lui inspira sa tendre compréhension de la terre lithuanienne.

Par contre, comme je viens de le dire, sa connaissance des bêtes de tout crin, plumage et pelage provient uniquement de sa dévotion pour saint Hubert. Weyssenhoff aime en elles leurs chairs savoureuses et leurs robes de grand prix.

geant tous les propriétaires et en se bornant à en rectifier l'ordonnance. Ils n'ont point voulu, ils n'ont point fait de Révolution violente... La Constitution polonaise a été proclamée sans soldats, sans armes, sans la plus légère goutte de sang et, par conséquent, sans piques, sans haches et sans lanterne.

Tel est l'éloge que méritait ce peuple polonais, accusé si longtemps et si injustement de ne pas savoir se gouverner, de se porter à l'excès en toutes choses et de se laisser aller si facilement à l'indiscipline et à l'anarchie!

Mais, en général, la France révolutionnaire n'accueillit pas avec sympathie la Constitution du 3 mai. Ceux que Catherine II allait appeler des « Jacobins » furent traités « d'aristocrates » à Paris. Ceux qui devaient bientôt par l'héroïque insurrection de Kościuszko, sauver la France et sa liberté naissante, en attirant sur eux toutes les forces ennemies, virent leurs intentions et leurs actes méconnus et dénaturés, jusqu'au moment, enfin, où, au traité de Bâle, on abandonna complètement la Pologne qui était pourtant la première et la plus intéressante des « Républiques-sœurs ».

Cette brève étude prouve une fois de plus que la Pologne ne doit pas plus compter sur les puissances libérales que sur les monarchies absolues, mais que c'est en elle seule, dans sa force, dans sa vitalité, dans sa constance qu'elle sait trouver les raisons de son inébranlable espoir.

ANNE-MARIE GASZTOWTT.

UNE LETTRE D'ADIEU

A Monsieur Venceslas Gąsiorowski,
Directeur de « Polonia ».

Mon cher Confrère,

Vous me faites l'honneur, — n'ayant point oublié que j'ai été un des premiers à vous offrir ma collaboration lorsque Polonia était devenue un journal de guerre, — vous me faites le grand honneur de me demander d'adresser quelques lignes aux lecteurs de cette revue, à l'heure où vous jugez sa mission d'avant-garde comme terminée.

Cette décision attristera certainement vos lecteurs, mais ils ne pourront que vous approuver, sachant que vous poursuivez votre œuvre patriotique sur un autre terrain et que, après avoir remplacé la plume par l'épée, vous continuez à servir votre noble patrie — encore malheureuse — sous l'uniforme d'officier polonais.

L'œuvre de Polonia restera inscrite en lettres d'or dans les annales du journalisme patriotique polonais. Fondée peu de temps avant la guerre,

aux heures grises de l'indifférence générale en Europe à l'égard de la Pologne, votre revue, mon cher confrère, s'affirma, dès ses premiers numéros, comme un organe de fraternité franco-polonaise. Elle fut lue et appréciée dans les milieux français les plus variés, principalement dans le monde politique, scientifique et littéraire. Beaucoup de ceux qui s'étaient habitués à ne considérer plus la Pologne que comme un ancien pays de l'Europe, bien mort et enterré depuis longtemps par l'opinion publique européenne, rapprirent, en lisant Polonia, que la patrie de Kościuszko et de Mickiewicz était toujours vivante... ce qu'ils avaient oublié peu à peu. Et bien des disciples de Machiavel eurent honte, sans oser encore l'avouer publiquement, d'avoir cherché, pendant si longtemps, le cœur de la Pologne aux bords de la Nèva et de s'être laissé convaincre que l'ordre régnait à Varsovie d'une façon irrévocable et définitive.

Enfin, la guerre vint. La guerre libératrice des peuples opprimés! Le rôle de Polonia depuis août 1914 est trop connu pour que j'aie besoin d'y insister. Avec une énergie et un zèle admirables, cette revue défendit, depuis son premier jusqu'à son dernier numéro, la politique des Alliés contre celle des Empires centraux. Jamais elle ne dévia de la grande route franco-polonaise; jamais elle n'accepta aucun compromis suspect. Elle fut le point d'appui, une sorte d'arche nationale de tous les Polonais décidés à lutter jusqu'au bout contre l'Allemagne; à donner leur vie pour cet idéal sublime de leurs pères : Pologne libre, Pologne unie, soudée à jamais et indivisible. Le Comité des Volontaires polonais fut son œuvre et l'Armée polonaise autonome en France, symbole de la Pologne vivante sur le front français, est la dernière expression de sa propagande.

Polonia a accompli sa tâche; elle a terminé son œuvre d'avant garde. Porte-drapeau de l'Alliance franco-polonaise, elle a été le porte-parole de tous les Polonais amis de la France : les Français amis de la Pologne s'en souviennent.

Faut-il rappeler aux lecteurs de Polonia les éditions magnifiques de cette revue : le numéro de Polonia-Noël 1915, consacré aux volontaires polonais dans l'Armée française, et celui de 1916 consacré à l'amitié franco-polonaise à travers les âges?...

Les lecteurs n'ont pas oublié, non plus, j'en suis certain, la substantielle Enquête de Polonia sur la question polonaise, faite parmi les hommes politiques, les savants et les écrivains français et parue aux éditions de cette revue sous ce titre : La France pour la Pologne.

Ce sont là, pour une revue franco-polonaise, de véritables titres de gloire. Polonia peut en être fière.

VICTOR JOZE.

L'ALLEMAGNE A-T-ELLE CONCLU UN TRAITÉ SECRET AVEC TROZKY?

LA POLOGNE VENDUE

Au moment où les deux empereurs d'Allemagne et d'Autriche discutent probablement le sort de la Pologne, la Gazette de Lausanne du 13 mai publie l'information suivante, qui est, écrit-elle, « parvenue de Pétersbourg à Lausanne par une voie qu'on nous garantit digne de toute confiance » :

« Un traité secret a été signé à Brześć-Litewski entre l'Allemagne et la Russie concernant la Pologne.

« En voici les points principaux :

1. L'Allemagne obtient le contrôle politique absolu sur toutes les parties de la Pologne.

2. La Russie ne voit pas d'objection au cas où l'Allemagne voudrait annexer les districts miniers de Dombrowa, faisant partie des gouvernements de Petrikof et Kielce, et certains districts du gouvernement de Suwalki.

3. La Russie ne s'opposera pas à la promulgation de dispositions spéciales concernant la possession des terrains pétroliers en Galicie.

4. L'Allemagne ne s'opposera pas à la propagande socialiste russe en Pologne.

5. La Russie s'engage à soutenir à la future conférence de paix le point de vue que la question polonaise est une question allemande et non pas une question internationale.

6. La Russie prendra des mesures nécessaires pour désarmer les contingents militaires polonais existants et s'opposera à la formation de nouvelles unités.

7. Au cas où l'Allemagne croirait nécessaire de changer sa politique envers la Pologne, la Russie s'engage à considérer le traité ci-dessus comme non avenu.

Le Temps du 14 mai en reproduisant ce document l'accompagne des remarques suivantes :

Ces stipulations paraissent être superflues après l'article III du traité de Brześć-Litewski, aux termes duquel « les territoires situés à l'ouest de la ligne convenue entre les parties contractantes et qui ont appartenu à la Russie ne seront plus soumis à la souveraineté russe ». Une fois que les bolchevistes avaient signé cette renonciation générale, on ne voit pas pourquoi l'Allemagne aurait tenu à obtenir leur autorisation pour régler à son gré le sort de la Pologne, ni surtout pourquoi elle leur aurait promis de laisser la propagande socialiste russe se développer dans ce pays. Si le traité en question n'est pas apocryphe, il doit donc être antérieur à la paix de Brześć-Litewski. De toute façon, un pareil traité ne pourrait être qu'une précaution allemande contre l'Autriche-Hongrie, et l'on ne sera pas étonné si le gouvernement allemand éprouve le besoin d'en démentir l'existence, au moment où Charles I^{er} est l'hôte de Guillaume II.

Il tâche de surprendre leurs mœurs... amours... habitudes, pour leur opposer les ruses de la vénérerie, — ne les considérant qu'en tant que beaux trophées de chasseurs :

« Fox traînait dans sa gueule un énorme sourdaud, luisant et noir avec une aile pendante et l'éventail à moitié replié. Un grand sourcil rouge paraît encore, au-dessus de la paupière livide et close, la tête de ce dignitaire des marais. »

De la chasse au blaireau, Weyssenhoff rapporte une telle esquisse :

« Une tête regardait à droite et à gauche, silencieuse et prudente, tête dirait-on de serpent, noire rayée de gris sur le crâne. Seulement, ce serpent, au lieu d'une gueule courte et obtuse de grenouille, avait un groin mobile qui se plissait en rapides tics... Le blaireau, s'étant glissé dehors, manifestement prenait vent ; et peu après, derrière le col relativement mince, se montra, à mi-taille, le gros corps de l'animal pareil à un sac long et bien bourré... »

Et ainsi passent en brèves ébauches tous les habitants de l'air, des fourrés, des marécages et des champs. Les voici réunis au tableau, après une chasse seigneuriale :

« Donc, pêle-mêle reposaient par terre des lièvres sans physionomies individuelles et comme coulés d'un même moule, multipliant ainsi en fil long et symétrique des jambes raides et des oreilles. Des chevreuils reposaient pareillement, ceux-ci déjà plus variés comme grandeur ; et aussi, des sangliers divers : des porcs noirs et roux-sale avec des mufles garnis de courbes cimenterres, des laies aux groins désarmés, dangereuses pourtant par leur poids et par leurs sabots, des mâles de cinq ans dont la défense droite et aiguë fend en coup de couteau, des solitaires de bonne mine encore, et des innocents marcassins à raies fauves.

Les uns rouges et d'autres grisâtres, des renards reposaient en pénitents qu'aurait assemblés une mortelle méditation sur le cours de leur vie de rapine. A la limite du poil et de la plume, sur une litière de feuilles, on a placé artistiquement une martre des forêts dans la pose traîtresse d'oiseler, mais morte depuis trois jours, elle avait l'air dans sa pelisse sombre et précieuse d'une chenille inerte. Suivait une longue série de divers oiseaux, des faisans sans nombre, en quatre variétés : tchèques, anglais, mongols et dorés ; des noirs coqs de bruyère et leurs femelles richement bariolées ; des coronilles bigarrées pareilles aux gelinottes des bois, mais plus petites qu'elles ; des perdrix en velours gris dont les mâles se distinguent par un croissant dessiné sur la poitrine ; des tourterelles pas plus grandes que ça, mais très recherchées à cause de leur chair au goût de genièvre, et d'autres encore, miriflores ailées, joliment lavées par la rosée, lustrées et luisantes presque tous, — ceux-là seuls exceptés auxquels, après leur mort, le vent et la pluie ou le sang coagulé ont ébouriffé et souillé leur plumage, naguère si net. Auprès des renards reposaient quelques rapaces de l'air : des autours véloces et des milans simples, des milans royaux et d'agiles émerillons... »

En ajoutant l'élan, le loup et l'ours, la faune de la Lithuanie a passé, comme nous le voyons, au complet à portée du fusil de Weyssenhoff et... à portée de sa plume, — depuis les « grosses pièces » jusqu'aux mignonnes bestioles. Il l'a pratiquée toute dans ses chasses ; de même, qu'il explora toute la flore de là-bas... Pas un des aspects de la campagne lithuanienne qui ne se soit imprimé sur sa rétine de peintre. Et Weyssenhoff connaît le pittoresque de ce pays, tout en demi-teintes et en lignes tranquilles, pour avoir regardé changer la couleur des heures, dès

l'aube au crépuscule et du soleil couchant jusqu'à la nuit étoilée ou obscure, le long des quatre saisons de l'année... Il connaît les Lithuaniens, du prince au manant, pour les avoir fréquentés intimement et pour les avoir beaucoup aimés.

Aussi, cette Lithuanie reconstruite par sa prose, dans son apparence et dans son fond, lui sert de cadre à plusieurs romans, dont « l'Union » (Unia) en est le plus remarquable.

Dans une affabulation où l'amour marie un Polonais à une Lithuanienne, Weyssenhoff agit un problème qui, grave toujours, aujourd'hui prend toute son importance : la continuation de l'alliance fraternelle de deux Pays et de deux Peuples :

« La Lithuanie a agréé notre foi et notre usage, sans pression de notre part, sans humiliation de la sienne, et par un libre examen en l'espace de cinq siècles s'est confirmée dans sa résolution. Jusqu'à avant-hier nulle ombre de trahison et aucune révolte !... Et nous-mêmes, vis-à-vis d'elle n'avons point de torts. Nous ne lui inculquons pas notre culture à la prussienne ; nous lui avons laissé l'option de la langue, même officielle, et c'est elle qui abandonna un idiome maladroît pour devenir le jardin de la parole polonaise, jardin riche de chênes tels que Mickiewicz. Nous avons séparé nos Trésors et nos Armées ; nous ne tirions jamais, par ordres et décrets, des sucs nourriciers du Nièmen à la Vistule ; nous nous unissions de plein gré, pour notre défense commune. Les deux Sœurs Royales n'ont pas de coupes, l'une par rapport à l'autre... »

(A suivre.)

JAN-TOPASS.

LE RÉSULTAT DU CONGRÈS DE ROME

L'opinion de M. Maryan Seyda.

La Gazette de Lausanne du 7 mai publie une interview de M. Maurice Muret, son rédacteur en chef, de passage à Paris, et M. Maryan Seyda, membre du Comité National Polonais, qui, avec d'autres Polonais éminents, avait pris part au Congrès de Rome (8-10 avril). Sur la question : « Que pensez-vous du résultat du Congrès ? » M. Seyda a donné la réponse suivante :

— Nous pensons qu'il y a lieu d'être satisfait. Il est vrai que l'accord italo-yougoslave a un caractère général et qu'il n'envisage pas de façon concrète les différents problèmes, surtout les questions territoriales, mais il représente un grand pas en avant. En vue des travaux futurs qu'accompliront les représentants des nations opprimées de concert avec ceux des nations alliées dans les Comités d'Entente, il a été convenu d'appliquer le principe de l'autonomie de chaque groupe national. Ce principe avait déjà été introduit par les Polonais pendant les travaux préliminaires de Paris. Grâce à lui, les représentants d'une nation ne peuvent être mis en minorité par ceux des autres. Une collaboration pratique et féconde peut et doit se développer sur ces bases.

Quant au résultat politique du Congrès, nous le formulons comme suit :

1. Nous considérons comme favorable tout ce qui peut avoir pour effet d'affaiblir l'Autriche à l'intérieur.
2. Nous considérons comme favorable tout ce qui contribue à creuser le gouffre entre l'Autriche et les Alliés, car, si ce gouffre devenait moins profond, la paix deviendrait possible et non pas une paix séparée, mais la paix générale. Les neutres peuvent souhaiter la paix. Nous ne le pouvons pas. Une telle paix serait une catastrophe pour la Pologne, aujourd'hui occupée et tyrannisée par l'Allemagne.
3. Nous considérons comme favorable que les représentants des nations en cause aient agi collectivement. Il en ressort que ces peuples veulent être mis à même de fixer librement leurs destins.
4. Nous considérons comme favorable que les représentants des nations en cause aient pris position en faveur des Alliés et qu'ils aient agi de concert avec les représentants des peuples alliés. C'est une éloquente réponse à la Mascara de Montbenon de 1916, à ce Congrès des nationalités que les Empires centraux avaient mis en scène, il y a deux ans, à Lausanne.
5. Nous considérons comme favorable tout ce qui prépare le terrain à l'entente future de la Pologne avec la Bohême et la Roumanie, nous approuvons tout ce qui amorce des relations étroites avec les Yougoslaves.

En conséquence, nous estimons que le Congrès de Rome constitue un sérieux succès politique à condition, bien entendu, que la politique des Alliés tire du mouvement des nations opprimées des conséquences pratiques, et cela sans délai.

BULLETIN

• Le décret du kaiser concernant la Lithuanie.

Un décret impérial allemand, publié par le *Matin* du 13 mai, confirme en ces termes la réunion de la Lithuanie à l'Allemagne, réunion demandée par le Conseil Régional de Lithuanie (en allemand : *Landes-Rat* ; en lithuanien : *Taryba*) dans sa résolution du 11 décembre 1917 (voir *Polonia* du 4 mai) :

Nous, Guillaume, par la grâce de Dieu, empereur et roi de Prusse, faisons savoir que nous avons ordonné à notre chancelier d'annoncer au nom de l'empire allemand et comme suite à la volonté exprimée par le Conseil Régional de Lithuanie, le 11 décembre 1917, que nous reconnaissons la Lithuanie comme Etat libre et indépendant et que nous lui conférons la protection de l'empire allemand auquel elle sera rattachée par une alliance d'une solidité éternelle et des conventions spéciales dans le domaine militaire, économique, douanier, des communications et des monnaies.

Nous portons toutefois cette condition première que les conventions à signer tiendront autant compte des intérêts

de l'Allemagne que de ceux de la Lithuanie et que la Lithuanie participera également aux charges de guerre (*Kriegslasten*) de l'Allemagne, qui servent aussi à sa libération.

Nous donnons à notre chancelier pleins pouvoirs pour prendre les mesures qu'il jugera utiles aux fins d'établissement de relations d'alliance fermes avec l'empire allemand et des conventions nécessaires.

WILHELM II, I. R.

• La répartition des partis au Conseil d'Etat polonais.

On mande de Varsovie que le Conseil d'Etat comprend 50 activistes, dont 14 ne sont inféodés à aucun groupe politique ; 9 d'entre eux appartiennent au parti du Centre National, 5 à celui de la Ligue du rétablissement de l'Etat polonais, 4 à celui des « populistes », 1 à celui de l'Union Populaire. A l'exception de ce dernier parti, tous les autres se prononcent pour la création d'un Etat et constituent une Union dans ce but.

On compte, en face de ceux-ci, 49 « passivistes », dont 40 appartiennent au Club Politique des Partis, 3 indépendants, 5 juifs, 1 Allemand.

Les « virilistes » membres du Conseil d'Etat de droit n'ont pas été encore désignés.

• Les Polonais contre le ministère Seidler.

On télégraphie de Zürich au *Matin* du 10 mai : La crise autrichienne s'accroît.

Les Polonais prennent parti contre le gouvernement Seidler et sont hostiles aux tendances du ministère actuel, qui voudrait constituer une majorité parlementaire composée de Polonais, d'Allemands et de Ruthènes contre les Tchécoslaves.

Le club polonais a élaboré une résolution demandant l'éloignement de Seidler et la constitution d'un gouvernement fiduciaire (*treuhand Regierung*) qui s'engagerait, pendant toute la durée de la guerre, à ne pas toucher aux institutions en vigueur dans la monarchie.

Afin d'éviter l'adoption de cette résolution, le président du conseil a convoqué les Polonais pour établir un compromis.

On ignore encore les résultats des efforts du cabinet. Le club tchèque délibère en permanence et a adopté des résolutions d'une importance capitale qui sont tenues scrupuleusement secrètes. Ces résolutions ont été confirmées au cours de la réunion combinée des Yougoslaves et des Tchèques.

• Les partis de gauche du Royaume de Pologne contre M. Lednicki.

Au cours de la dernière quinzaine d'avril ont eu lieu, à Varsovie, plusieurs conférences entre les représentants des partis de gauche et M. Lednicki dont l'activité politique est bien connue. Celui-ci, comme on le sait, a groupé autour de lui en Russie des éléments, en partie appartenant aux fractions radicales et démocratiques, en opposition avec la grosse majorité de l'opinion des émigrés polonais, laquelle s'est résolument prononcée pour les alliés d'occident contre les Empires centraux. Dans ces derniers temps, M. Lednicki s'est déclaré partisan sans restriction du Conseil de Régence et de la politique dite activiste.

Les conférences de M. Lednicki avec les partis de gauche n'ont évidemment abouti à aucun accord, elles ont au contraire fait ressortir, ainsi que nous l'apprend la *Nova Gazeta* (Nouvelle Gazette) de Varsovie, que, malgré les principes démocratiques et radicaux affirmés hautement par M. Lednicki, les vues de ce dernier sont diamétralement opposées à celles des groupes démocratiques du pays.

• Le retour des évacués polonais et les autorités allemandes d'occupation.

On a gardé le souvenir du triste exode des paysans et des ouvriers polonais, évacués par force du Royaume de Pologne, au moment de la retraite des troupes russes en 1915 qui, alors, chassèrent devant elles des centaines de mille malheureux. Ces multitudes ont passé près de trois longues années dans les plus atroces souffrances physiques et morales que n'est parvenu à alléger qu'en partie l'esprit organisateur et dévoué des classes supérieures polonaises. Aujourd'hui, à la nouvelle de la paix de Brześć-Litewski, ces pitoyables victimes de la guerre essayent à tout prix d'obtenir des autorités d'occupation du Royaume, l'autorisation de rentrer dans leurs foyers. Mais, comment les autorités allemandes comprennent ce retour, c'est ce que nous apprend

la note suivante du *Naprzód* (En avant) de Cracovie :

« Ces jours-ci se trouvaient à la gare de Varsovie environ un millier d'évacués. Mais lorsque le délégué du Conseil central de secours s'y présenta pour prendre les mesures voulues, on lui déclara que les évacués étaient partis » car ils s'étaient volontairement engagés pour aller travailler en Allemagne ».

• Militarisation des cheminots en Galicie orientale.

Nous lisons dans le *Naprzód* (En avant) de Cracovie :

Les cheminots des directions de Lwów (Léopol) et de Stanisławów, n'obtenant ni farine, ni pain, ont résolu dernièrement de suspendre tout travail. Toutefois sur l'assurance que leur serait accordée la pleine ration à laquelle ils ont droit, samedi, le 27 avril, ils ont repris leur besogne.

Néanmoins, dimanche matin a été proclamée la militarisation des circonscriptions ferroviaires de Lwów et de Stanisławów. Comme il était à prévoir, le mouvement est réduit au minimum. Il paraît cependant que les trains de voyageurs n'ont pas cessé de circuler.

INFORMATIONS DIVERSES

— 127^e anniversaire de la constitution polonaise du 3 mai 1791.

La Société des Artistes Polonais à Paris organise le Dimanche 19 courant à 15 heures très précises, dans la Salle Villiers, 64, rue du Rocher (Métro : Villiers et St-Lazare ; Nord-Sud : St-Lazare), le 127^e Anniversaire de la Constitution Polonaise du 3 mai 1791, sous la présidence d'honneur de MM. Prof. Venceslas Gasztowtt et Dr Henry Gierszynski.

Prendront la parole MM. Dr V. Bugiel, St. Fałiński, ingénieur J. Lipkowski, A. Potocki, Antoine Rydyński et Marie Szeliga.

Après les discours un concert aura lieu avec le gracieux concours de M^{lle} Mac Crac (chant), M^{lle} Parry, de l'Opéra-Comique (chant), Maître Alfredo Amadei, J. Bilewski (violin), Alfred Lubelski (chant) et Iwo Tkaltchitch (piano).

Prix des places : 10, 5, 3, 2 et 1 franc. Loges de 6 places : 30 francs.

— Un gala polonais à Nice.

Une grande matinée organisée par le Cercle Polonais de Nice au profit des militaires de l'Armée polonaise, en permission à Nice et de la Société de bienfaisance polonaise de Nice, a eu lieu le 2 mai au Théâtre des Nouveautés. Elle a été parfaite à tous les points de vue.

Le maître Jean Styka, en inaugurant la matinée, a prononcé une brillante allocution très applaudie.

Puis M^{lle} Halka Duclairne, de l'Odéon, a fait une intéressante conférence ayant pour titre : « La Pologne dans la poésie française ».

Le *Petit Niçois* du 3 mai écrit à ce propos :

M^{lle} Halka Duclairne, l'exquise artiste de l'Odéon, dit ensuite avec son talent magnifique ce que les malheurs et la noblesse de la Pologne ont inspiré à nos poètes. Leurs vers chantèrent sur ses lèvres, puissants comme la haine de l'oppresser, douloureux aussi comme des plaintes ou évocateurs d'indéfectibles espérances. Victor Hugo, Béranger, Casimir Delavigne ne pouvaient trouver plus parfaite interprète. Quand elle revint, rappelée à maintes reprises, les fleurs s'amoncelèrent à ses pieds.

M^{lle} Vellini fut très goûtée dans les poèmes qu'elle récita ; et le jeune violoniste A. Spedalière fut bissé dans les morceaux qu'il exécuta parfaitement ; la seconde partie du programme était confiée à M^{me} Meunier, M^{lle} Korzeniowska, M. L. Stachiewicz qui chantèrent des mélodies dans la perfection. On entendit quelques compositions pianistiques de M. R. Raffaelli, que l'auteur interpréta lui-même avec un vif succès.

CÉRÉMONIE DU 21 MAI A MONTMORENCY

La cérémonie annuelle de Montmorency à l'intention des Polonais morts en exil, aura lieu mardi prochain 21 mai, à 10 heures et demie, à l'église Saint-Martin de Montmorency.

La messe funèbre sera suivie du pèlerinage au cimetière.

LE GÉRANT : P. NEVEU

PARIS.— IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.

PRENUMERATA
w Paryżu i na prowincji:
KWARTALNIE..... 5 fr.
PÓŁROCZNIE..... 10 fr.
ROCZNIE..... 20 fr.

Zagranicą:
ROCZNIE..... 22 fr.

TELEFON :
TRUDAINÉ 61.42

POLONIA

PISMO TYGODNIOWE POLSKIE

WYCHODZI CO SOBOTE

ABONNEMENTS
Paris et Départements:
TROIS MOIS..... 5 fr.
SIX MOIS..... 10 fr.
UN AN..... 20 fr.

Etranger :
UN AN..... 22 fr.

TELEPHONE :
TRUDAINÉ 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3^{bis}, rue La Bruyère, 3^{bis} — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

OD WYDAWCÓW "POLONII"

Niniejszym zawiadamiamy Abonentów, Czytelników i Przyjaciół naszego czasopisma, iż z dniem pierwszym czerwca r. b. zawieszamy wydawanie *Polonii*.

Postanowienie to nasze jest nieodwołalne : wynika ono z całego szeregu poważnych i uzasadnionych przyczyn.

Warunki wydawnicze, od dłuższego czasu, z powodu wzrastającej drożyzny papieru i druku, uczyniły niemożliwą wszelką kalkulację rachunkową. Od wybuchu wojny, trzykrotnie zniewoleni byliśmy podwyższyć prenumeratę i, dla związania końca z końcem, musieliśmy, w dalszym ciągu, podwyższyć ją po raz czwarty, piąty, dojść do opłaty abonamentowej, przechodzącej możność licznych rzesz kolonji.

Warunki redakcyjne pogorszyły się może więcej jeszcze. Redaktor naczelny *Polonii*, rok temu, wstąpił do wojska i od roku prawie nie mógł ani tak, jak przedtem, pracować dla naszego czasopisma, ani bodaj zajmować się jego redakcją. Stąd wynikła potrzeba ponoszenia znacznych stosunkowo wydatków na współpracownictwo i natężenie rujnujące nasz budżet.

Lecz w tych nawet tak ciężkich zmaganiach, jeszczebyśmy usiłowali podtrzymać wydawnictwo, gdyby nie zmiany zaszły w ogólnym ustroju Kolonji Polskiej we Francji, gdyby stosunek do nas Francji nie był nareszcie takim, na jaki pracowaliśmy bez wytchnienia od naszego poczęcia.

Polonia ostatnimi czasy przestała być już jedynym organem stojącym niezachwianie pod sztandarem Aljantów, przestała być jedynym ogniskiem wiary głębokiej w zwycięstwo demokracji Zachodu, w tryumf sztandaru wyzwolenia ludów, w prastare braterstwo broni dwu narodów.

Dźwignęły się tu instytucje potężne, powstały i powstaną jeszcze czasopisma możne, zasobne i, ufamy, owiane duchem wielkiej miłości Ojczyzny, wolne od tego wszystkiego, co nie istniało nigdy dla *Polonii*, wolne od łatwej krytyki, od partyjności.

Stąd odchodzimy, przekonani głęboko, że praca nasza nie ustanie, że przetrwa, że dojdzie do świetniejszych niż my rezultatów.

Zasadą naszego wydawnictwa było dotrzymywanie sumienne wszelkich zobowiązań. W myśl tej zasady, zawiadamiamy o przerwaniu wydawnictwa *Polonii* zawczasu i, w myśl tej zasady, przeprowadzamy najskrupulatniejszą likwidację wszystkich naszych zobowiązań.

Proponujemy zatem naszym przedpłacicielom następujący układ:

Albo dostarczanie im bezpłatnie, aż do wyczerpania nadpłaconej prenumeraty na *Polonię*, wydawnictwa nowego pisma *Polak* wraz z dodatkiem *Skarbiec*;

Albo wybranie należnego im zwrotu wydawnictwami *Polonii*;

Albo odebranie zwrotu gotówką.

Upraszamy przeto wszystkich tych naszych Prenumeratorów, którzy wnieśli był przedpłatę za czas po dniu 1 czerwca, aby byli łaskawi dać nam znać, który z podmienionych trzech sposobów regulacji wybierają, a przeprowadzimy go natychmiast.

Czas likwidacji trwać będzie przez dwa miesiące.

Składamy na tym miejscu najserdeczniejsze, najgłębsze podziękowanie wszystkim tym licznym gromadom polskim, które darzyły nas zaufaniem, które odpowiadały na każde nasze wezwanie do pracy, do ofiarności społecznej i narodowej.

Przetrwaliliśmy długie chwile beznajdziejnego walczenia o nasze jutro narodowe, zawsze niezależni, zawsze stojący poza ugrupowaniami, byliśmy organem własnego sumienia tylko, szczerzej polskiej myśli; nie byliśmy nigdy nieczym organem. Szliśmy za tymi, których działalność odpowiadała naszym własnym przekonaniom.

Doczekaliśmy się czasów ziszczenia pragnień najświetniejszych.

Odchodzimy, oglądając sztandar Polski Zjednoczonej i Niepodległej, skrzyżowany ze sztandarem trójkolorowym Francji.

STOSUNEK WŁADZ NIEMIECKICH

DO POLAKÓW NA LITWIE

Kiedy we wrześniu roku 1915 Niemcy zajęli całą Litwę etnograficzną i znaczną część historyczną, wówczas przekonali się, że tu jedynie Polacy stanowili siłę. Gdy wojska niemieckie przekraczały granice Królestwa i wchodziły do Litwy, okazało się, że tłumacze języka rosyjskiego, którzy wojskom towarzyszyli, na nie się nie zdali, że trzeba się było na nowo uciekać do tłumaczyw polskich, albowiem każdy tu mówił i rozumiał po polsku.

Niemcy faworyzowali manifestacyjnie element polski w pierwszych dniach okupacji Litwy i nawet generał, który wszedł do Wilna (dnia 13 września 1915 r.), rozlepił po murach miasta odezwę, w której głosił, że oswobodził Wilno « tę cenną perłę korony polskiej », od ucisku rosyjskiego. Była to taktyka, mająca głównie na celu poniżenie Rosji. Zagarnięcie Litwy nie wchodziło wówczas w projekty niemieckie. Ale kiedy Niemcy się zorientowali, że armia rosyjska znajduje się w opłakanym stanie materialnym, i że niezdolną jest do przedsięwzięcia ofensywy, wówczas władze niemieckie zmieniły zasadniczo taktykę swoją co do Polaków. Rozpoczęto popierać nacjonalistów litewskich, ze szkodą elementu polskiego. Wyteżono przytem wszystkie siły, aby obydwa narody poróżnić między sobą.

Taktyka ta była jasną i zrozumiałą. Niemcy nie chcieli przesądzać o losach Litwy, ale nie chcieli również dopuścić do porozumienia polsko-litewskiego. Pięć wieków temu Polska i Litwa dobrowolnie się połączyły dla tym skuteczniejszej obrony przeciwko wspólnemu niebezpieczeństwu, jakim byli Krzyżacy, podłoże dzisiejszych Prus. Unja taka możliwa jest i dziś. Jest ona niezbędna. Niemcy o tym wiedzą doskonale i robią, co mogą, aby do unji nie doszło.

A więc od jesieni roku 1915 są Polacy systematycznie od wszystkiego usuwani, albowiem oni jedni przedstawiają tu nietylko pewną siłę duchową, ale i gospodarczo-ekonomiczną, oni jedni są « staatsfähig », — jak się wyraził pierwszy naczelnik miasta Wilna, von Beckerath, w swym tajnym memorale do *Ob-Ost* (1).

Niemcy na każdym kroku ograniczają i paraliżują żywotność Polaków. Wszelkie polskie instytucje zostały zamknięte. Najprzód zawieszono samorząd miejski, a Radę Miejską, przeważnie z Polaków złożoną, rozwiązano. Miasto jest rządzone autokratycznie przez niemieckich urzędników, bez najmniejszego udziału społecznego. Potem przyszła kolej na stowarzyszenia kulturalno-oświatowe i filantropijne : « Komitet Edukacyjny », « Uniwersytet im. Mickiewicza », « Tow. Miłośników Wiedzy », « Kuratorium Miejskie nad biednymi », nawet « Sokół » i « Tow. Wioślarskie » zostały zamknięte. Innych, pragnących się ujawnić, jak « Oświata », « Światło » i t. p. nie zatwierdzono. Szkoły założone przez testowarzystwa, wprowadzają się nadal tolerowane, ale « osobom prywatnym » interesować się niemi jest surowo wzbronione. Mają oni tylko prawo... łążyć na nie z własnej kieszeni. Bo na to władze niemieckie pieniędzy nie dają.

Wszelka komunikacja z krajem została zerwana. Wszelkie wyjazdy z Litwy wzbronione. Chciano odgrodzić Litwę murem chińskim od Polski i od reszty świata, aby tym łatwiej prowa-

(1) *Oberbefehlshaber-Ost* — Naczelny Dowódca na Wschodzie.

dzić tu politykę rozdziału, niezgody i nienawiści.

Sprawa szkolna stała się dla urzędników niemieckich polem masy nadużyć. Podczas okupacji rosyjskiej na Litwie szkół polskich nie było. Ale zaraz po odejściu Rosjan Polacy zakładali je po wsiach i po miastach. Jak czytamy w znanym « Liście Polek z Litwy », który opublikowała cała prasa polska, — a między innymi i *Głos Narodu* z dnia 22 stycznia 1918 r., — już w roku 1915-16 liczba tych szkół przekraczała czterysta; w samym Wilnie liczba szkół elementarnych dosięgła sześćdziesięciu, gdzie przeszło 1.000 dzieci pobierało naukę i — żywność.

Z początku władze niemieckie dość spokojnie na to patrzyły. Ale już w roku szkolnym 1916-1917 zaczęły się utrudnienia. Czytamy w « Liście Polek »:

Tam gdzie ludność czysto polska żąda polskiej szkoły, tam się wynajdują trudności mieszkaniowe, higieniczne i t. p. Wreszcie i tak bywa, że mówi się wręcz: « Dwańście szkół w jednej parafii to stanowczo za wiele »... (np. parafia Troki Nowe). Walka z tymi utrudnieniami zabiera parę i więcej miesięcy wśród tak krótkiego na wsi roku szkolnego. Tam, gdzie ludność jest mieszana, szkoły polskie zostały bez pardonu zamknięte. A natomiast powstają, fundowane przez władze, ale opłacane przez ogół mieszkańców gminy, szkoły niemiecko-litewskie. Tak się dzieje w całym « Kreis'ie » szyrwinckim, w Koszedarach, w Giedrojach, w wielu miejscowościach powiatu Trockiego i t. d.

Rok szkolny 1917-1918, stosownie do porządków wprowadzonych przez władze okupacyjne, rozpoczynać się miał zaraz po Wielkiejnocy, a mianowicie d. 16 kwietnia. Wślad po otwarciu roku szkolnego zaczęły kraść po mieście jakieś niewyraźne pogłoski o mającym jakoby nastąpić zamknięciu szkół.

Pogłoski te się sprawdziły. Dnia 5 maja 1917 r. zarząd wojskowy m. Wilna ogłosił następujące rozporządzenie (*Litwa*, 25 luty, 1918 r., NN^o 213):

ZARZĄD WOJSKOWY M. WILNA

NACZELNIK MIASTA.

N^o porządkowy: V. 553/17.

Do szkół ludowych, chederów, szkół talmudycznych, wieczorowych, ogródków freblowskich i ochronek w Wilnie.

O zamknięciu szkół.

Stosownie do zarządzenia Szefa zarządu wojennego Litwy, należy natychmiast zamknąć z powodu niebezpieczeństwa epidemii tyfusu plamistego wszystkie szkoły ludowe, chedery, szkoły talmudyczne, wieczorne, ogródki freblowskie i ochronek. O zamknięciu natychmiast po otrzymaniu tego rozporządzenia zameldować na piśmie.

Co do zamknięcia wyższych, średnich i t. p. zakładów będą wydane osobne zarządzenia.

Jednocześnie kierownicy szkół zawiadomieni zostali, że karmić dzieci mogą i nadal, mają tylko wykazać skąd czerpią na to fundusze. Jasnym

było dla wszystkich, że to nie epidemia tyfusu, która w tym samym stopniu grasowała i w roku ubiegłym, jest przyczyną zamknięcia szkół, ale książka polska.

Aczkolwiek rodacy nasi na Litwie rozumieli aż nadto dobrze pobudki działania władz miejscowych, to jednak musieli uledeć, bo ta podłość, jak i każda inna w stosunku do nas popełniana, obstawiana była przebiegłą formalistyką.

— W całej Europie tak się dzieje, że szkoły na czas epidemii się zamyka. Społeczeństwo polskie powinno to zrozumieć! Wszelki protest w tym wypadku byłby kompromitującym! — mówiono delegatom polskim w zarządzie cywilnym.

Za cenę by być zaliczonymi do Europy, Polacy litewscy milczeli i ekali cierpliwie upragnionej jesieni dla otwarcia szkół. Aby dać możność dzieciom, które wyjechały na wies, jaknajdłużej z tej wsi skorzystać, przedłużono wakacje do dnia 1 września. Tymczasem już w sierpniu wydane zostało następujące rozporządzenie, tym razem nie dla miasta Wilna tylko (1):

Rozporządzenie policyjne, dotyczące uregulowania nauczania w szkołach prywatnych i przez nauczycieli prywatnych.

Na mocy rozporządzenia Naczelnego Dowódcy na Wschodzie z d. 29 lutego 1916 r. (*Bef. und Verordnungsblatt Ob-Ost*, N^o 12, Ziffer 87), dotyczącego upoważnień dla władz zarządowych, podległych Naczelnemu Dowódcy na Wschodzie, oraz z d. 16 stycznia 1917 r. (tamże, N^o 67, Ziffer 481) dotyczącego prawa policyjnego rozporządzania się w obrebie, gdzie obowiązują rozporządzenia Zarządu z d. 7 czerwca 1916 r., za zezwoleniem Inspekcji Etapowej N^o 10 dla okręgu *Militärverwaltung Litauen*, postanawia się co następuje:

§ 1. Zarówno dalsze prowadzenie istniejących, jak otwieranie nowych szkół prywatnych (z programem szkół ludowych średnich lub wyższych), oraz udzielanie prywatnych lekcji osobom pojedynczym wymaga zezwolenia Szefa Zarządu (*Chefs der Verwaltung*). Udzielane będzie ono tylko wyjątkowo i tylko w wypadkach nagłych.

§ 2. Podania o zezwolenie na nauczanie prywatne i otwieranie szkół prywatnych składać należy u odpowiednich *Kreishauptmann'ów*. Wymagane podania od istniejących już szkół prywatnych i działających już dziś nauczycieli prywatnych należy składać dodatkowo w ciągu 4 ch tygodni od ogłoszenia niniejszego rozporządzenia.

§ 3. Zezwolenie w odpowiednich warunkach, zawsze w każdej chwili do odwołania, wtedy tylko będzie udzielane, jeśli proponowane osoby nauczające, wykaza na egzaminie, urządzonym przez Zarząd, swe uzdolnienie w kierunku nauczania. Zapłata za egzamin wynosi 20 mk i ma być uiszczona z góry.

§ 4. O ile zatwierdzony zakład naukowy prywatny istnieje dłużej niż rok, to przed początkiem nowego roku

(1) Patrz N^o 7 dodatku urzędowego (*Amtliche Beilage*) do gazety *Wilnaer Zeitung* z dnia 9-go sierpnia 1917 r.

szkolnego podanie w czasie właściwym należy odnowić.

§ 5. Zamierzone w prywatnym nauczaniu i w nauczaniu w szkołach prywatnych plany nauk, środki pomocnicze dla uczniów i nauczycieli wymagają zezwolenia szefa Zarządu.

§ 6. Nadzór nad szkołami prywatnymi i nad nauczycielami prywatnymi wykonywany jest przez urzędników nadzoru szkolnego z ramienia Zarządu.

§ 7. Lekcji dodatkowych mogą udzielać tylko te siły nauczycielskie, którym poleci to szef Zarządu i tylko dzieciom słabo uczącym się w tych szkołach, gdzie zajęcia od powiedni nauczyciele. Zezwolenie na udzielanie lekcji prywatnych udziela szef Zarządu.

§ 8. Powyższe rozporządzenie rozciąga się również na prywatne nauczanie gry na fortepianie i wogóle muzyki.

§ 9. Kto sprzeciwi się powyższemu rozporządzeniu ukarany będzie pieniężnie do 3 tysięcy mk lub więzieniem do 6 tygodni. Więzienie może być wyznaczone obok kary pieniężnej.

§ 10. Rozporządzenie niniejsze staje się prawem z dniem ogłoszenia. Równocześnie rozporządzenie policyjne w tej samej sprawie, wydane przez szefa b. niemieckiego Zarządu Litwy d. 13 listopada 1916 r. traci siłę.

Wilno, dnia 24 maja 1917.

Der Chef der Militärverwaltung Litauen:

FRANZ JOSEF FÜRST VON ISENBURG-BIRNSTEIN.
Oberstleutnant à la suite der Armee.

Był to już formalny zamach, nieczem nie upozorowany na polskie szkoły elementarne. Nauczycielstwo zaś szkół średnich znalazło się wobec konieczności stawiania do egzaminów. Należy tu zaznaczyć, że toż samo nauczycielstwo po wiele razy było przesłuchiwane, indagowane przez wizytatorów szkół, a ostatnio przed zakończeniem roku szkolnego, każdy i każda z osobna musieli odbyć w swoich klasach rodzaj próbnych lekcji w obecności władz. Zdawać się więc mogło, że kwalifikacje tych ludzi, którym własne społeczeństwo ufa całkowicie i powierza im swe dzieci, zostały dostatecznie stwierdzone, i że dalsze hamowanie ich pracy zakrawałoby na szkodliwy.

Zważywszy to wszystko nauczycielstwo polskie od egzaminów się uchyliło, raz jeszcze kładąc nacisk na swoje dyplomy. Sprawa poszła jakby w zapomnienie i władze niemieckie do egzaminów nie zmuszały. Szkoły zatem pracy nie przerywały.

Podczas jesiennych, t. zw. « kartoflanych » wakacji społeczeństwo polskie postanowiło rozpocząć nauczanie odrzucając we wszystkich szkołach d. 16 października 1917 r., co też zostało wprowadzone w czyn. Szkoły pracowały do dnia 12 listopada. Dnia tego agenci niemieckiej policji kryminalnej w towarzystwie milicjantów miejskich wkroczyli do niektórych szkół, aby zadośćuczynić prawu. Sposób postępowania tych panów wprowadził w podziw Polaków, przyzwyczajonych przecież do postępowania brutalnego poprzednich władców.

ODCINEK POLONII z DNIA 18 MAJA 1918 R.

Z NOTATNIKA WOŁONTARIUSZA

Atak 9 maja 1915 r.

III

Polska kompanię odszukałem dość szybko. Znalazłem tam mych starych druhów: Kazika Klimasa i Romka Dobrowolskiego. Zналиśmy się jeszcze z kraju. Z jaką radością rzuciliśmy się sobie w objęcia. Od wzruszających, pamiętnych dni sierpniowych 1914 r. kiedy w « Inwalidach » zaciągaliśmy się pod szandary francuskie nie widzieliśmy się wcale. Opowiadaniem i wrażeniami nie było końca. Poznałem też i odrazu polubiłem serdecznie Władka Wyrozębskiego, dzielnego i sympatycznego « Parańczyka », który przybył z Brazylji na pole bitwy we Francji.

Polska kompanja! Cóż to było za miłe towarzystwo! Wszystko ludzie młodzi, pełni entuzjazmu, humoru szubienicznego i polskiego smętku. Z różnych sfer byli, ale w szeregach wielka panowała serdeczność. Porucznika Malcza lubił każdy jak brata, a on traktował swych podwładnych jak kolegów.

Nazajutrz był to dzień 3 maja, dzień polskiego święta narodowego. Zebraliśmy wszystkich Polaków z całego pułku (bo oprócz Polskiej Kompanji było jeszcze sporo rodaków rozproszonych po innych bataljonach) i odśpiewaliśmy razem nasze pieśni narodowe. Nie mieliśmy innego sposobu uczczenia dnia tego.

Oczekiwano z dnia na dzień rozkazu ataku. Wreszcie ów rozkaz nadszedł. Było to dnia 8 maja. Rano zwołano każdą kompanję do dziennego rozkazu. Kapitan zawiadomił nas, że wódz naczelny postanowił zaatakować jutro i że liczy na nas. Wzruszenie ogarnęło szeregi żołnierskie. Łamiąc wojskowe przepisy, samorzutnie chwyciliśmy za czapki i zawołaliśmy:

— Niech żyje Francja!

Kapitan, wzruszony, salutował. Potem, porzućwszy ton urzędowy, zapalił się i palnął nam krótką przemowę. « Dzieci, — mówił — rozumiecie, że nie napróżno zgromadzono tu tyle wojska i tyle artyterji. Nasz Joffre postanowił przerwać linję wroga. W tym celu jutro, o 10-ej rano ruszymy do ataku. Dzieci, wielki bój jutro wrzał będzie o tej godzinie na « Białych Szanach », które zdobywać mamy. Ale dnia następnego, jeśli się dobrze sprawicie, biwakować będziemy w Lens, lub w Belgji. Niech żyje Francja! »

— Niech żyje Francja! — huknęliśmy kilkakrotnie! Potem kapitan dał rozkaz « Rozejść się ». Zbiórke naznaczono na godzinę 1-szą w nocy.

Pobiegłem zaraz do moich towarzyszy z « Polskiej Kompanji ». Panował tu zapal nie do opisania. Jedni się śmiali, drudzy śpiewali, inni znów rozprawiali głośno. Zaledwie się pokazałem woła do mnie Kazik Klimas:

— Wyobraź sobie idziemy pierwsi w ogień! Pułkownik Pain, komendant brygady, wybrał nasz bataljon jako pierwszą « falę atakującą » (*vague d'assaut*).

Oczy mu się świeciły.

Wieczorem, małymi grupkami zebraliśmy się w wioskowych karczemkach, które natu-

ralnie funkcjonowały i tam, przy winie, śpiewaliśmy. « Rota » Konopnickiej grzmiała ciągle. Był to nasz krzyk wojenny, zapowiedź jutrzejszej rozprawy.

Wraz z Władkiem i Kazikiem opuściliśmy przedko duszną karczemkę. Woleliśmy zachować zupełną trzeźwość umysłu. Wyszliśmy poza wieś na jedno z okolicznych wzgórz, gdzie stały dwie baterje długich dział polowych 155 mm, które ostrzeliwały dalekie i niewidzialne pozycje wroga. A między dwoma wystrzałami ze wsi pobliskiej dolatywały nas słowa pieśni:

... Aż się rozpadnie w proch i pył

Krzyżacka zawierucha...

Rozmawialiśmy o domu, o rodzinie, o kraju.

Ogarnął nas smutek jakiś... Jutro, o tej godzinie może już żyć nie będziemy. Czy kraj dowie się o naszym poświęceniu, czy nas oceni, czy nam ojczyzna wdzięczna będzie?... Bo przecież jeśli tu jesteśmy — to dla Niej. A choć obce mamy mundury i w obcych szeregach walczymy — to za Nią, przeciw Jej wrogowi nieubłaganemu, najstraszniejszemu...

Już się ściemniało, gdy trąbka zagrała na zbiórke. Wróciliśmy do wsi. Ucałowaliśmy się gorąco. Było to pożegnanie. Oni, Władek i Kazik, zaatakują w pierwszej fali gdyż ich bataljon « C » wychodzi pierwszy z okopów. Mój bataljon « D » wychodzi drugi w odstępie 200 metrów. Potem idą bataljony « A » i « B ».

Wróciłem do kompanji. Dano każdemu po 300 ładunków i żywności na dwa dni. O północy przygotowano nam obfity, smaczny posiłek, zakropiony dobrym winem i kawą z rumem.

O godzinie 1-ej w nocy bataljon wyruszył ku linjom. Szło się nam lekko i wesoło, bo ciężkie

Zamykano szkoły, więziono nauczycielki, które jak zbrodniarki pędzono pod eskortą przez ulice miasta. Po wypuszczeniu nauczycielek władze niemieckie zezwoliły na otwarcie tych tylko szkół gdzie zaprowadzone zostały różne udoskonalenia sanitarne. Jednocześnie wyszło rozporządzenie (w początkach grudnia), aby w szkołach początkowych wprowadzić 6 godzin tygodniowo języka niemieckiego. Kierowniczki szkół oświadczyły, że na to zgodzić się nie mogą, niepodobna bowiem uczyć języka obcego dzieci, które swoim ojczystym językiem jeszcze się dobrze posługują nie mogą. Szkoły otrzymały zatem zawiadomienie, że jeżeli rozporządzenie co do wykładów języka niemieckiego nie będzie całkowicie wykonane, szkoły te po wakacjach Bożego Narodzenia nie będą mogły być otwarte.

Zastosować się do rozkazu, znaczącyby pomagać Niemcom w germanizacji polskiego ludu. Przeto od Nowego Roku 1918 szkoły polskie na Litwie są nieczynne. Postanowiono protestować, a tymczasem tysiące działwy polskiej pozbawione są oświaty.

KAZIMIERZ SMOGORZEWSKI.

POLACY W BRAZYLII

LIST Z PARANY

II

Niski stan kulturalny tych sfer miejskich sprawia, że w życiu miasta nie odgrywają z natury rzeczy żadnej roli, boć do tego potrzeba pewnego wyższego stopnia istotnej lub chociażby tylko pozornej i powierzchownej kultury, dającej prawo do zajmowania wyższych szczebli społecznych i towarzyskich. Najdalej posunięty demokratyzm nie usprawiedliwia prostactwa i stronięcia od pewnych ogólnie przyjętych form, których brak utrzymuje człowieka wszędzie, a szczególnie na obczyźnie na niskich szczeblach drabiny społecznej, zwłaszcza gdy braku form kultura umysłowa w najślabszej mierze wynagradza. Jakkolwiek tego rodzaju opinia może być w wysokim stopniu przykra i na zgryźliwość wyglądająca zdaje się, że oklamywanie siebie i innych oraz malowanie w różowych kolorach tego, co jest najrozpaczliwszą szarżką, prócz rozczarowania do niczego innego nie prowadzi i prowadzić nie może.

Gdyby jeszcze istniała pewna ilość tegiej i czynnej inteligencji, można by bodaj dążyć do uratowania sytuacji. Ale na tym punkcie musimy niestety zapisać minusy. Bo pseudo-inteligencji mającej wielkie pretensje ani faktyczną inteligencją, ani wykształceniem zawodowym nie poparte, posiadamy pewną ilość, ale wszak to nie jest żaden materiał, na którymby cokolwiek poważnego budować było można. Przeciwnie wiadomo, że niema nic gorszego nad zadufane w sobie

nieuctwo, do którego, jak się mówi popularnie, bez kija nie przystępuj. « Odrobina wiedzy jest rzeczą niebezpieczną » — powiada angielskie przysłowie. I rzeczywiście lepszy jest maluczki, który wie, że jest intelektualnym zerem i dlatego do przewodnictwa i zajmowania stanowisk się nie rwie, od takiego, któremu się zdaje, że skoro jest człowiekiem, zarabiającym stosunkowo poważną pensję, czy mającym względnie poważne dochody, to już z tej racji może być kierownikiem opinii i ma prawo do wydawania swego nieomylnego sądu o wszystkich sprawach chociażby był o sto mil o ich rozumienia oddalony.

Nie chcę przez to powiedzieć, ażebyśmy, w Kurytybie szczególnie, nie posiadali ludzi rzeczywiście inteligentnych i to nawet wybitnie inteligentnych, albo żebyśmy nie posiadali w swym gronie zawodowców nie tylko nie gorszych, ale pod wielu względami o wiele lepszych od zawodowców innych narodowości. Nie widzę ani racji, ani potrzeby podawania nazwisk, boć żaden cel osobisty piórem moim nie powoduje, ale wymienienie tych ludzi uwypukliłoby naszą nędzę pod tym względem jeszcze bardziej, okazałoby się bowiem dopiero wtedy, jak mamy ich znikająco mało i jak ci ludzie na szali naszego ogólnego życia jako kolonji polskiej, wskutek swej szczupłości liczebnej niestety, żadnej wydatniejszej w następstwa roli odegrać nie mogą. Są to przeważnie zawodowcy tak pracą swą zajęci, tak jej oddani, że mogliby częściej tylko drogiego swego czasu dla spraw ogólnych poświęcić. Tymczasem, chcąc cośkolwiek pozytywnego osiągnąć musieliby cały prawie swój wolny czas na ołtarzu spraw publicznych poświęcić z tym przekonaniem, że ostatecznie ten czy ów, mający te same do przewodnictwa pretensje bez tych samych jednakże danych, zacząłby plwać na prawo i na lewo, szkalować, podstawić stółki, rzucać na ich drodze kamienie i ostatecznie albo ich do tego stopnia zniechęcić, że musieliby wszystko cisnąć, naczyn byśmy fatalnie stracili. Zresztą na całym świecie dzieje się tak, że od dobrego zawodowca w zakresie medycyny, inżynierji czy handlu nie wymaga się konieczności zdolności społecznych, których może im właśnie brakować. Społecznictwo stało się dzisiaj do pewnego stopnia specjalnością, do której w szczególny sposób zaprawiać się trzeba i nie można mieć za złe dobremu kupcowi czy rolnikowi, że nie jest właśnie uzdolniony do kapłaństwa społecznego.

Przeciwnie, częstokroć się zdarza, że im kto jest lepszym fachowcem w swojej specjalności tym mniej posiada danych do pracy na niwie społecznej, a jeżeli mimo to przypadkiem do roboty tej rwie się koniecznie, czego niestety częste w życiu zdarzają się przykłady, to miast przynieść pożytek, sprawia przeciwnie spustoszenia tym większe, iż wartość danego człowieka w zakresie jego specjalności każe się z nim i na wszystkich polach liczyć.

Przeżywamy chwilę, która będzie niejako egzaminem ostatecznym życiowej wartości

kolonji polskiej w Brazylii. Wielka wojna europejska postawiła sprawę polską na porządku dziennym polityki ogólno-swiatowej i sami Polacy winni zająć wobec tych doniosłych wypadków wyraźne i zdecydowane stanowisko. Zdawałoby się, że potrzeba było tylko jakiegoś momentu psychicznego, któryby nas tutaj z ogólnej i lata całe trwającej martwoży wyrwał i do zorganizowania się popchnął. Takim momentem był niewątpliwie przyjazd por. Henryka Abczyńskiego, wysłannika Misji Wojskowej Francusko-Polskiej, który chcąc przyjazd swój należycie wyzyskać podwoił się i spełniał dwójakiego rodzaju zadanie: żołnierza i obywatela. Odczuł on i zrozumiał, że idea polska dzisiaj, to zarówno idea żołnierska jak i obywatelska i że tylko łącząc te dwie rzeczy razem można jakkolwiek skutek osiągnąć. Niestety nim jeszcze stanął na ziemi parąńskiej znaleźli się wyrodni synowie ojczyzny, którzy zaczęli walczyć nim zwyciężającą bronią ludzi małodusznych, zawistnych i na niskim poziomie etycznym stojących, to znaczy oszczerstwem, kłamstwem, zresztą wszelkiego rodzaju podłotą i nikczemnością. Wszakże por. Abczyński rzucił w grę cały zapas młodości i szczerego patriotyzmu niecałkowicie siebie zapał i budząc duchy w codzienności głęboko zagrzane. Nie można powiedzieć, aby zmuszony był działać sam, aby nie znalazł na wstępie swej pracy ludzi, którzy i zrozumieć go i wielce sympatycznie do niego się odnieśli, i wszelkiej pomocy mu udzielali. Na szczęście takich jeszcze mamy i ci do apelu niezwłocznie się stawili. Dzięki temu śmiało powiedzieć można, że objazd por. Abczyńskiego był w całym tego słowa znaczeniu objazdem tryumfalnym, a nie małą z jego strony zasługą jest to, że wyzyskując zrecznie swą misję poruszył sprawę polską w sferach brazylijskich, wśród ludzi wybitnie u rządzących zajmujących stanowiska, wszędzie słowem, gdzie sprawę polską, poruszyć i na porządku dziennym postawić należało.

Jeżeli doszło do tego, że Minister spraw zagranicznych Nilo Peçanha oficjalnie narodowość polską jako odrębną uznał, jeżeli przynajmniej wybranemu *Polskiemu Komitetowi Centralnemu* pewien charakter urzędowy do tego stopnia, że dał mu prawo wydawania poświadczeń narodowościowych, a nawet legitymacji osobistych mających niemal znaczenie polskiego paszportu, to wiele w tym zasługi por. Abczyńskiego, który wszędzie i na każdym kroku pamiętając o swym obowiązku wysłannika Misji Wojskowej Francusko-Polskiej, pamiętał jeszcze bardziej o tym, że jest Polakiem i sym tej budzącej się do nowego życia Polski, która o uznanie swych nieprzedawnionych praw wszędzie i zawsze energicznie upominać się powinna. A że nie była to tylko jakaś zdawkowa ze strony rządu brazylijskiego grzeczność, lecz konkretne pojęcie praw *Polskiego Komitetu Centralnego* dowodzi znamienny fakt, że kiedy po wprowadzeniu stanu oblężenia w Południowej Brazylii, skierowanego przeciwko Niemcom, zapewne

tornistry zostawiliśmy w Acq. Była godzina 4-ta rano gdy znaleźliśmy się w okopie, gdzie czekać mieliśmy chwili ataku. Znajdowaliśmy się w drugiej linii. O 100 metrów przed nami, w pierwszej linii, znajdował się bataljon « C » wraz z « bajonetykami ». Pociski armatnie, które rzadka tylko padały na pozycje nieprzyjacielskie, stawały się coraz częstsze. Dzień był przepiękny. Błękitne niebo nie przesłaniała ani jedna chmurka. Słońce prażyło. Na sklepieniu niebios wypłynęły francuskie aeroplany obserwacyjne i rozpoczęły krążyć nad liniami pomimo, że Niemcy ostrzeliwali je obficie szrapnelami.

Pułk nasz atakował na froncie jednego kilometra. Ponieważ 4 bataljony szły do ataku, dawało to nam gęstość 4 ludzi na metr frontu, nie licząc rezerw, które zaangażować się miały później. Zajmowaliśmy odcinek frontu przed fermą Berthonal. Mielliśmy przed nami, nieco na prawo, wieś La Targette i Neuville-Saint-Vaast. Kierunkiem ogólnym ataku naszego była ferma la Folie i wzdłuż « 140 », sławna « Skala Vimy », odległa od nas o 4 i pół km.

Pozycje wrogie — to « Białe Szańce » (*Ouvrages Blancs*). Nazwa ta pochodziła od terenu wapiennego w którym trzeba było kopać rowy strzeleckie. Wyrzucona ziemia nadawała okopom biały kolor. Całe wzgórze « 123 », które było naszym celem bezpośrednim, było spowite w niezliczone białe linie, idące w różnych kierunkach. Pozycje niemieckie składały się tu z systemu trzech linii okopów. Pierwsza linia to właściwy « rów strzelecki », w ówczesnym sposobie prowa-

dzenia wojny pozycja najważniejsza, najeżona karabinami maszynowymi. Przed tą linią znajdował się silny i szeroki pas drutów kolczastych. O 100 metrów za pierwszą linią szedł pierwszy okop pomocniczy, a w nim wygodne i głęboko pod ziemią schowane schroniska dla żołnierzy. O 200 metrów dalej wstecz znajdował się drugi okop pomocniczy, starannie utrzymywany, aby w razie poważnego ataku i tu można było skutecznie się bronić. Odległość pierwszej linii niemieckiej od pierwszej linii naszej wynosiła od 80 do 100 metrów.

Zdobycie te trzy linie, przejść po trupach obrońców i z poważnymi siłami wpaść na tamtą stronę systemu, a front niemiecki będzie przerywany. Rozpoczną się walki w gołym polu, które dadzą nam zwycięstwo! Taka była nadzieja gen. Joffre'a, taka była nadzieja każdego z nas.

O godz. 8-ej rano ostrzeliwanie armatnie, które wzmacniało się ciągle, stało się wprost imponujące. W godzinę potem ogień francuski doszedł do intensywności niesłychanej. Cały horyzont huknął. Ziemia drżała w podstawach. Zdawało się, że te wzgórza i te lasy zioną ogniem i żelazem na najeżdżące że ziemia francuska, w parokształcie rozpacz, rozwarła swe czeluscie, by pochłoniąć wroga.

Byliśmy na krawędzi krateru olbrzymiego wulkanu. Wychylając się swobodnie poza parapet okopu patrzyłem na to piekło. Widok był wspaniały i groźny zarazem. Na głowami naszymi szumiały bez przerwy tysiące niewidzialnych pocisków. Linie wrogie spowite były w gęby dymu

i kurzu. W każdej sekundzie wybuchały z suchym trzaskiem salwy 75-cio milimetrowych armat polnych, ryły ziemię ciężkie pociski armat oblężniczych różnych kalibrów.

Nakwadrans przed dziesiątą bataljon « C » opuścił pierwszą linię okopów i płytkimi rowami, chyłkiem przeszedł do t. zw. « *parallèle de départ* », małego rowu wykopanego tejże nocy i znajdującego się przed naszymi plotami drutów kolczastych (zaledwie o 50 metrów od pierwszej linii niemieckiej). Tu czekał na chwilę ataku — godzinę 10-tą!

Nasz bataljon natychmiast opuścił 2-gą linię, aby zająć 1-szą, którą właśnie opuścił bataljon « C ». Czekaliśmy na sygnał. Brakowało zaledwie kilku minut do 10-tej... Okopy niemieckie zdawały się płonąć. Widziałem jak wylatywały w powietrze słupy ziemi, kamieni, odłamki desek, pali, plotów kolczastych, a czasem karabiny i członki ludzkie...

Bombardowanie stawało się straszne, nie do opisanie. Niesposób było odróżnić poszczególnych wybuchów. Słychać było jeno huk jednostajny, potężny, jak ryk wzburzonego morza...

Dziesiąta!...

W jednej chwili, krótkiej jak mgnienie oka, stała się cisza. W uszach tylko słyszałem dzwonienie. Ale po kilkanastu sekundach nowe pociski przeleciały ze złowrogim świstem ponad nami i wybuchły na drugiej linii niemieckiej. Zasłona z ognia i z żelaza, która nas chronić miała podczas ataku przesunęła się naprzód.

(Dok. nastąpi.)

BYŁY WOLONTARJUSZ.

przez jakieś przeorzenie, rozciągnięto zakaz przyjmowania i wydawania przez urzędy pocztowe polskich listów i gazet, zabiegi Komitetu poparte przez por. Abczyńskiego na zasadzie stosunków urzędowych w Rio walcowały tyle, że to wysoce krzywdzące Polaków rozporządzenie zostało cofnięte i że nas na równi z Niemcami w tym wypadku ostatecznie nie postawiono.

Komitet rozpoczął działalność w kierunku powstania swych oddziałów pod postacią specjalnych Delegacji po Brazylii, a szczególnie po Paranie. Komitet posiada swych przedstawicieli w Rio, S. Paulo i Rio Grande do Sul, posiada liczne grono zwolenników i przyjaciół szczerych; wskazuje dopiero przyszłość i to już niedaleka pokaże, czy kolonia polska w Brazylii posiada warunki do zorganizowania się w taki sposób, w jaki naprzykład zorganizowało się wychodźstwo północno-amerykańskie, czyli też jesteśmy skazani tutaj na vegetację dalszą pomimo politycznego i narodowego odradzania się naszej Ojczyzny dzięki najnowszym wypadkom europejskim.

(Koniec)

WOJCIECH SZUKIEWICZ.

NOWINY Z ZIEMI POLSKICH

— Rada Stanu.

Wybranych zostało do Rady Stanu 53 członków. Rada Regencyjna mianowała 45, razem więc znamy już 98 członków. Nazwiska wrylistów, ogółem 12, nie zostały jeszcze ogłoszone.

Według ich przynależności partyjnej można członków Rady Stanu ugrupować w następujący sposób, z zastrzeżeniem jednakże, że mogą zająć nieznaczne nieścisłości, nieuniknione w chaosie życia polityczno-partyjnego Królestwa:

AKTYWIŚCI.

Związek Budowy Państwa Polskiego:
Mianowanych — 22; wybranych — 11.
Aktywiści poza Zw. Budowy P. Polskiego:
Mianowanych 14; — wybranych — 3.
Razem aktywistów — 50.

PASYWIŚCI.

Międzypartyjne Koło Polityczne:
Wybranych — 34; mianowanych — 5.
Bezpartyjni:
Mianowanych — 3.

Żydzi:
Wybranych — 2; mianowanych — 2.
Niemiec-Kolonista:
Mianowy — 1 (Kaszube Emil).
Razem pasywistów — 48.

Kurjer Warszawski zajmując się sprawą ogłoszenia listy nominatów do Rady Stanu stwierdza, że mniej więcej połowa nominacji przypadła w udziale osobom, dotychczas całkowicie nieznanym i niewidzianym na szerszej, a nawet na miejscowej arenie publicznej.

« Co się tyczy pozostałych nominatów, — pisze dalej Kurjer Warszawski, — noszących nazwiska mniej lub więcej znane w świecie działalności społecznej politycznej, a przynajmniej partyjnej, to zauważymy, że tu, jak widać, o nominacji rozstrzygały nadewszystko względy fizjonomii partyjno politycznej. Rada Regencyjna widocznie zapragnęła mieć w Radzie Stanu wszystkie kierunki, wszystkie odcienie myśli politycznej w kraju. — z wyjątkiem, oczywiście lewicy radykalnej i Demokracji Chrześcijańskiej, które się od wyborów odsunęły, a nominacji nie przyjęłyby, — a ponieważ wybory w sejmikach i radach miejskich dały wynik korzystny dla kierunku, wyobrażanego przez Koło Międzypartyjne, przeto nominacja ogarnęła (naturalnie dla równowagi) prawie wyłącznie przedstawicieli, i to czysto krańcowych, kierunku zwanego « aktywistycznym ».

— P. Lednicki a stronnictwa demokratyczne w Królestwie.

Zbliżona do lewicy Nowa Gazeta donosi, że p. Aleksander Lednicki, podczas swego pobytu w Warszawie, stykał się kilkakrotnie z przedstawicielami stronnictw demokratycznych. Zetknięcia te nie tylko nie doprowadziły do żadnego porozumienia, ale przeciwnie, wykazały, że poglądy p. Lednickiego są krańcowo sprzeczne z programem wszystkich ugrupowań lewicy. P. Lednicki jest dzisiaj zdecydowanym aktywistą, a zatem do porozumienia dojść nie mogło, albowiem stronnictwa demokratyczne w kraju nie chcą współdziałać z państwami centralnymi. Stwierdzenie tego taktu jest bardzo ważne,

albowiem p. Lednicki był uważany dotychczas za jednego z wodzów demokratycznej Polski.

— Stanowisko Aleksandra Lednickiego.

Wychodzące w Moskwie Echo Polskie z 28 marca zamieszcza następujący reskrypt Rady Regencyjnej:

Warszawa, dnia 13 stycznia 1918 roku.

Do J. W. P. Lednickiego w Piotrogradzie.

Szanowny Panie!

W myśl wysłanego przez Nas telegramu prosimy JWPana o zajęcie się losem wychodźców z Królestwa i przygotowaniem projektu ich powrotu stopniowego do kraju (legitymacje).

Równocześnie prosimy o dalsze prowadzenie rozpoczętych przez Komisję Likwidacyjną prac, przyczem zaznaczamy, że dołożymy wszelkich starań, by fundusze na ten cel wydane, licząc po 36 tysięcy rubli miesięcznie, od chwili zniesienia przez rząd rosyjski urzędu prezesa Komisji Likwidacyjnej, przez Sejm polski uznane i z funduszu państwa polskiego zwrócone zostały.

Nadmieniamy również, że opierając się na przeważnej opinii kraju, stoimy niewzruszenie na stanowisku, zajętym przez Nas, że wojsko polskie tylko w kraju, tylko w porozumieniu z rządem polskim tworzyć się winno, że uzależnienie polskich oddziałów w Rosji od mocarstw postronnych, zwłaszcza w chwili obecnej, za niedopuszczalne uważamy.

Prosimy również o działanie w kontakcie z p. Wacławem Skibniewskim w Kijowie i p. Józefem Ziackim w Finlandji o przysyłanie Nam stałych wyczerpujących informacji.

(Podpisali) † ALEKSANDER KAKOWSKI, arcybiskup.

ZDZISŁAW LUBOMIRSKI.

JÓZEF OSTROWSKI.

(Pieczęć) JAN KUCHARZEWSKI.

W stosunku Rady Reg. do A. Lednickiego zasłży może od 15 stycznia b. r. pewne zmiany. W każdym razie powyższy dokument ten nie świadczy, jakoby p. A. Lednicki mianowany został posłem Król. Polskiego w Petersburgu.

— Manifestacja Polaków w Rosji.

Dnia 10 kwietnia, jak donoszą z Petersburga do Kurjera Poznańskiego, odbyło się wielkie zebranie polityczne najwybitniejszych przedstawicieli polskiego społeczeństwa w Rosji, będące manifestacją na rzecz państwa polskiego.

W zebraniu wzięli udział J. E. Metropolita, ks. E. Ropp, pełnomocnik Rady Regencyjnej p. Aleksander Lednicki, przedstawiciele stronnictw państwowości polskiej, t. j. Naczelnego Komitetu Demokratycznego, dalej przedstawiciele Stronnictwa Narodowo-Zachowawczego, Związku Radykalno-Demokratycznego na Litwie i Białej Rusi, reprezentanci Stronnictwa Chrześcijańsko-Demokratycznego, socjaliści polscy, tudzież szereg zaproszonych osób.

KRONIKA

— Doroczna ceremonia w Montmorency.

Zwyczajem lat poprzednich, we wtorek, dnia 21 maja, w kościele św. Marcina w Montmorency odprawione zostanie o godz. 10 i pół rano nabożeństwo żałobne na intencję Polaków zmarłych na wygnaniu.

Po nabożeństwie pielgrzymka na cmentarz.

— Obchód 127-iej rocznicy Konstytucji 3 Maja 1791 roku.

Staraniem Zarządu Tow. Artystów Polskich w Paryżu odbędzie się w niedzielę 19 b. m. o godz. 3 p.p. bez opóźnienia w Salle Villiers, 64, rue du Rocher (Métro: Villiers i Saint-Lazare; Nord-Sud: Saint-Lazare), pod honorowym przewodnictwem p.p. prof. Wacława Gąsiorowskiego i dra Henryka Gierszyńskiego, obchód 127 rocznicy Konstytucji 3 Maja 1791 r. Przemówienia wygłoszą p.p.: dr. Włodzimierz Bugiel, Stanisław Falinski, inżynier Józef Lipkowski, Antoni Potocki, Antoni Rydzynski i Marja Szeliga. Po przemówieniach koncert.

W koncercie biorą udział: Panie Mac Crac (śpiew), Parry (śpiew), PP. Maëstro Amadei, J. Bilewski (skrzypce), Alfred Lubelski (śpiew) i Iwo Tkaczyk (fortepian).

Bilety w cenie 10, 5, 3, 2 i 1 franka, łoża (6 miejsc) po 30 fr.

— Osobiste.

Kilka dni temu przybył do Paryża, przyjeżdżając z Rosji, p. Józef Wielowiejski, członek Komitetu Wykonawczego Rady Polskiej Zjednoczenia Międzypartyjnego.



MAGAZYN
KUSNIERSKI

CHARLES

39, rue de Moscou, 39
Pierwszorzędne modele paryskie
Ceny Umiarkowane

Bronzy do oświetlenia elektrycznego
GAZOWE LAMPY — INSTALACJE
A. BOUILLON
112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

BIENENFELD JACQUES

KUPEJE: PERLY, — DROGIE KAMIEŃ
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Téléph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 17, Calle Caracas

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

J. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE

37, rue des Martyrs — PARIS

• FUTRA — WYROBY FUTRZANE •
REPARACJE — PRZERÓBK

S. BESTER

• 43, rue d'Hauteville, — PARIS •

MARCELI BARASZ

88, RUE DAMAÉMONT,
PARIS

wydawnictwo kart
pocztowych, bromo-
wych—studjów akade-
mickich; próby wysyła
za zaliczeniem.

WIELKIE ZAKŁADY
— OGRODNICZE —

(Właściciel: Edm. DENIZOT)

polecają:

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i opłatnie

Adres: E. DENIZOT

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES

E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawy w płótno miękkie, 32° 2 fr. 50

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawy w płótno miękkie, 32° 2 fr. 50

Dwa wymienione słowniki, oprawy w jeden tom 5 fr. 00

Wysyłka pocztą za dopłatą 100/0.

Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji "Polonii".

LE GÉRANT: P. NEVEU

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.